

La réception d'À la recherche du temps perdu autour de la Nouvelle Revue Française

Tomoko Boongja WOO

L'histoire de la réception d'une œuvre littéraire commence bien avant sa publication ; les éditeurs potentiels ont le privilège de la lire en manuscrit et d'en être les premiers critiques. Cependant, cet avantage est, en même temps, une prise de risque autant éditoriale que financière.

L'acceptation difficile de Proust auprès de la direction de la NRF est bien connue : le refus initial en 1912, la publication de *Du Côté de chez Swann* chez Grasset en novembre 1913, la conversion de Gide et sa fameuse lettre d'excuse adressée à Proust aussitôt, et la publication d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs en 1919, qui a permis à la NRF d'obtenir leur premier prix Goncourt. L'histoire est célèbre. Mais est-ce une affaire si simple ? La « conversion » de Gide s'est-elle accomplie une fois pour toutes étant trouvée dans l'œuvre de Proust une valeur intrinsèque qu'il suffit de découvrir et de reconnaître comme de l'or ou des diamants dans une mine ? Il ne faut pas oublier tout de même que, sous le nom de la revue et de la maison d'édition NRF, se cachent un certain nombre de membres clés, dont la composition et les opinions ont dynamiquement évolué au cours du temps.

Le présent article vise à discerner l'interférence et l'évolution de l'attitude au sein du cercle NRF à l'égard de Proust, ce qui nous mènera à une réflexion sur les particularités du rôle de l'éditeur dans l'histoire de la réception d'une œuvre.

1. Le refus de la dactylographie en 1912

Début novembre 1912, après avoir échangé plusieurs lettres avec Gaston Gallimard, Proust lui confie l'un des deux jeux de dactylographie comprenant ce qui constituerait le premier volume de son roman. Ce document sera renvoyé chez l'auteur le mois suivant avec une réponse négative. Ce refus de la NRF, suscitant la curiosité du public, a fait couler beaucoup d'encre. Les membres du comité ont-ils bien pris la peine d'ouvrir le paquet du manuscrit ? Est-il vrai que le nœud a été retrouvé intact sur le paquet renvoyé chez Proust¹ ? Qui a pris la décision, et pour quelle raison ? Ces questions resteront sans réponse définitive jusqu'à la découverte de nouveaux documents décisifs. Mais les différentes versions possibles de la vérité semblent converger vers deux d'entre elles : celle de Gide, qui reconnaît volontairement sa faute de jugement et celle de Schlumberger, qui cherche à préserver l'honneur du comité de lecture. Nous suivrons les documents qu'ils ont laissés, car le conflit entre ces deux amis et

fondateurs de la *NRF* nous permet de percevoir, moins la « vérité » incontestable de l'affaire — c'est une impossibilité — que la complexité de la réception qu'a connu le roman proustien auprès de son second éditeur.

Après la publication de *Du côté de chez Swann* chez Grasset, Gide a été rapide à présenter ses excuses à Proust et à lui faire part de son admiration pour le livre. Il lui écrit le 11 janvier 1914 :

Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la N.R.F., et (car j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords, les plus cuisants de ma vie. [...] Pour moi, vous étiez resté celui qui fréquente chez M^{me} X ou Y, et celui qui écrit dans le *Figaro*. Je vous croyais [...] un snob, un mondain amateur, — quelque chose d'on ne peut plus fâcheux pour notre revue. Et le geste, que je m'explique si bien aujourd'hui, de nous aider, pour la publication de ce gros livre — et que j'aurais trouvé charmant si je me l'étais expliqué, n'a fait hélas ! que m'enfoncer dans cette erreur...

Et maintenant que je vous lis, il ne me suffit pas d'*aimer* ce livre ; je sens que je m'éprends, pour lui et pour vous, d'une sorte d'affection, d'admiration, de prédilection singulières...²

Cette lettre semble expliquer d'emblée la raison du refus initial, raison en fait aux aspects multiples : l'impression que Gide gardait de Proust — un mondain —, le fait qu'il ait été chroniqueur du *Figaro*, grand journal conservateur, incompatible avec l'esthétique de la *NRF*, la proposition de la part de Proust consistant à publier son livre, contrairement aux habitudes de l'édition *NRF*, à compte d'auteur. S'il y a une mention sur le *Figaro* dans cette lettre, c'est peut-être aussi parce que la dactylographie contenait une dédicace à Gaston Calmette, directeur du *Figaro*, ce qui a dû renforcer la méfiance de Gide.

La phrase « Et maintenant que je vous lis » s'explique par un passage du brouillon de la lettre, que Gide a omis dans le billet effectivement envoyé à Proust. Il y avait écrit : « Je n'avais pour m'en tirer qu'un seul des cahiers de votre livre ; que j'ouvris d'une main distraite et la malchance voulut que mon attention plongeât aussitôt dans la tasse de camomille [...] »³. Ces deux passages nous laissent déduire, naturellement, que Gide n'a lu ni attentivement ni intégralement le contenu du paquet.

C'est seulement en 1950, plus de trente ans après, à l'occasion de la publication de la lettre d'excuse⁴ que nous venons de citer, que Schlumberger publie un témoignage contenant sa version de cette affaire. Il y rejette l'idée qu'il y ait eu quelconque lecture de la part du comité.

Lorsqu'en 1913 [1912]⁵, Proust nous offrit *À la recherche du temps perdu*, nous nous dûmes d'écarter, sans même les ouvrir, les blocs de ses manuscrits, la publication d'un ouvrage qui s'annonçait en huit ou dix tomes risquant d'écraser notre naissante maison...⁶

Témoignage correspondant mal, en partie, à la réalité de choses. C'est seulement pendant la guerre que l'œuvre de Proust finit par prendre l'ampleur de « huit ou dix tomes » ; en 1912, ou même à l'automne 1913, Proust souhaitait, comme il l'a expliqué à Gaston Gallimard et à Bernard Grasset, publier son roman en trois — assez gros, certes — volumes.

Gide s'oppose aussitôt à cet acte de son vieux collaborateur. Dans sa lettre du 3 mai de la même année 1950, Gide commente le livre de Schlumberger qui venait de paraître : « Ta phrase sur Proust prête un peu à la rigolade, après la lumière, un peu accablante pour *nous*, qu'a jetée sur cette affaire la publication des lettres échangées avec Proust à cette occasion. Tu sembles escamoter notre responsabilité.⁷»

Schlumberger se justifie encore, non pas auprès de Gide mais auprès du gendre de ce dernier, Jean Lambert : « [...] je soutiens que *personne*, ni Gide, ni Gaston, ni Copeau, ni moi n'avait lu le manuscrit.⁸ » Le mot « personne » est souligné en vain, car il atténue aussitôt ses propos : « Tout au plus y avait-on piqué, ça et là, quelques paragraphes dont l'écriture avait paru décourageante.⁹ » On voit bien, en fin de compte, qu'il n'y a pas de discordance profonde entre Gide et Schlumberger concernant les détails du fait qu'ils exposent. Il est raisonnable de déduire de leurs propos que le manuscrit de *Swann* n'a pas été, simplement, attentivement lu. Gide n'a-t-il pas écrit à Proust qu'il n'avait ouvert qu'un seul « cahier » ? Par conséquent, la riposte de Schlumberger ne change en rien le fait que le refus a été opposé *a priori*.

En 1999, quand ont été publiées partiellement les « notes » de Schlumberger¹⁰, Pascal Mercier, l'éditeur, a bien insisté sur l'importance de certains passages qui jettent une nouvelle lumière sur l'affaire du refus¹¹. En effet, on lit dans la note du 14 novembre 1912 : « Commencé lecture d'un manuscrit de Proust.¹² » Et dans celle d'une semaine plus tard : « Décidément on refuse le livre de Proust.¹³ » De plus, d'après l'éditeur, ces deux passages sont soulignés au crayon, et il s'agit là d'un acte postérieur à la rédaction. Le 10 octobre 1950, l'année de publication d'*Éveils*, après avoir reçu la note de lecture de la part de Gide, Schlumberger écrit : « Je remets au point l'histoire qu'on a faite des quelques lignes d'*Éveils* sur la non-publication de Proust par la NRF.¹⁴ » Ce jour-là, il a déjeuné avec Pierre Herbart, qui avait lu *Éveils* et avait qualifié, avec Gide, la justification de l'auteur de « tricherie ».

Grâce à ces informations, on est tenté de croire avec certitude que Schlumberger a « lu » malgré tout *L'Intermittence du cœur* dactylographiée. Mais ces notes précieuses ne contredisent nullement la version de Gide. Dans une interview¹⁵, Gaston Gallimard atteste que le manuscrit de Proust n'est jamais sorti de chez Schlumberger, rue d'Assas, depuis sa réception et que, lors de la réunion — qui a eu lieu d'ailleurs rue d'Assas — où ils ont décidé de refuser ce manuscrit, Schlumberger, en répondant à la

question de Gide, a décrit l'œuvre de Proust comme un roman, avec une dédicace à Gaston Calmette, où il y avait beaucoup de duchesses. Ce témoignage, tout en renforçant l'idée que Schlumberger était chargé de la lecture du document, n'exclut pas toutefois que Gide, comme il affirme et confirme, ait eu l'occasion d'ouvrir et de lire distraitement un des cahiers.

Pascal Mercier interprète l'insistance de Schlumberger comme une justification de son jugement à l'égard de Proust. Les exemples ne manquent pas où Schlumberger exprime une opinion amère. Après avoir enfin reconnu l'œuvre de Proust comme « chef-d'œuvre » en 1921¹⁶, il refuse de contribuer au numéro spécial de la *NRF* de janvier 1923, « Hommage à Marcel Proust »¹⁷. Il a aussi beaucoup critiqué J. Rivière que Proust « avait intoxiqué de l'idée que le génie du roman français résidait uniquement dans l'acuité de l'analyse¹⁸ ». Comme P. Mercier l'indique, c'est certainement *Sodome et Gomorrhe*, paru entre ces deux manifestations d'avis, qui a causé cette volte-face¹⁹. Mais en 1912, il est question uniquement de la première partie du roman, et à cette époque, Rivière n'avait rien lu de Proust. D'ailleurs, critiquer la valeur littéraire de Proust ou l'attitude de Rivière, c'est justement reconnaître l'erreur esthétique de la *NRF* qu'il s'acharne à renier, car la maison d'édition a repris Proust en 1914 après avoir cette fois scrupuleusement examiné son œuvre.

Il faudrait plutôt prêter plus d'attention aux noms cités par Schlumberger dans sa lettre à Jean Lambert comme non-lecteurs de la dactylographie, car, il s'y trouve le nom de celui qui a eu le plus d'occasions de lire le manuscrit de Proust : Jacques Copeau. Il a eu, au moins deux occasions de lire des extraits et le manuscrit de Proust avant la prise de décision de novembre 1912. À la première occasion, Copeau a reçu, par l'intermédiaire d'Antoine Bibesco, des articles déjà parus dans le *Figaro* que Copeau qualifierait de « trop bien pour un journal²⁰ », d'après ce que rapporte Bibesco au mois d'octobre. Une autre occasion se présente au même moment que l'envoi de la dactylographie à Gaston Gallimard ; Proust envoie à Copeau un autre manuscrit qu'il souhaitait faire paraître dans la *NRF*, car Proust le considérait comme un membre important de la revue, mais il n'a eu que peu d'efficacité comme médiateur, car la négociation n'a finalement rien apporté à Proust. Mais après ce second envoi, Copeau aurait exprimé encore son approbation pour les futurs extraits. Proust écrit à A. Bibesco, vers le 15 janvier 1913 :

J'aurais dû à ce moment (je suppose fin novembre) répondre à Copeau qui me disait m'avoir lu « avec l'intérêt le plus soutenu » (mais j'ignore exactement les « valeurs » de ce protocole de la N.R.F.) et reprendre mon extrait. [...] Maintenant, comme Copeau m'avait donné comme raison que ses sommaires étaient pleins jusqu'à la date que je disais (1^{er} février) et que je suis sûr de ne pas paraître (au plus tôt) avant Mai, j'avais pensé à lui écrire que cela pourrait paraître en Mai. [...] je ne sais pas si cela ne signifiait pas que mon extrait lui déplaisait et n'était pas une formule de politesse N.R.F. [...] ²¹.

Approbation ou non, ce que rapporte Proust suffit à faire supposer que Copeau a effectivement « lu » les extraits.

Encore une fois, on en arrive à se poser une question : pourquoi alors ce « ni Copeau, ni moi », car ce sont précisément eux qui ont probablement « lu » le manuscrit de Proust ? Serait-il anodin de supposer qu'il s'agit d'un lapsus et que c'est son propre sentiment de culpabilité que Schlumberger cherche à faire dissiper, au lieu de déculpabiliser son ami Gide qui « s'est le plus gauchement du monde frappé la poitrine et confondu en excuses sur le refus de *Swann*²² » ? Si le rapport de Schlumberger a été décisif à la réunion du 21 novembre 1921, c'est lui qui a contraint son ami à cet acte.

Il répète que leur refus a été opposé *a priori* : « On a refusé l'ouvrage pour son énormité et pour la réputation de snob qu'avait Proust. On ne peut pas mieux justifier Gide que par ces raisons matérielles [...]»²³. Sans doute, la situation matérielle de leur maison d'édition ne s'est pas radicalement améliorée en un an. Le roman de Proust n'est pas devenu moins long. Et Proust n'a pas cessé de visiter les duchesses entre novembre 1912 et janvier 1914. Malgré tout cela, comme il est de notoriété, certains membres de la NRF essaient de racheter Proust peu après la parution de *Swann*. Ni Copeau, ni Schlumberger ne participeront à cette opération. Ne serait-ce pas parce qu'ils n'ont toujours pas trouvé dans le roman de Proust une valeur esthétique correspondant à celle de la revue ou, du moins, un intérêt éditorial pour la NRF ? Ou ont-ils pris leurs responsabilités, car ne pas lire comme il faut les documents dont ils sont chargés est déjà un grand manque de respect à l'égard de leur maison.

II. Le revirement en 1914

Peu après la publication de *Swann* chez Grasset, trois membres de la NRF ont pris contact avec Proust : Henri Ghéon, Gide, et Jacques Rivière. Ghéon a été chargé d'une note sur le livre paru, Gide a écrit la fameuse lettre d'excuse, et Rivière sa première lettre à Proust exprimant son admiration pour lui. Ils sont les protagonistes du drame de 1914. Comme nous venons de le suggérer, à l'origine de ce drame, il doit y avoir eu un changement d'avis à l'égard de Proust ou un nouveau lecteur dépourvu de préjugés, ou encore un intérêt quelconque pour la NRF. Chronologiquement, Ghéon est le premier à avoir eu un contact avec Proust. Trouvant très injuste l'article de Ghéon paru dans le numéro du 1^{er} janvier de la NRF, Proust lui adresse aussitôt — le 2 janvier — une réplique. Il a dû recevoir la réponse de Ghéon, non retrouvée, peu après, car Proust fait mention de « l'admirable réponse que m'adressa aussitôt Monsieur Ghéon²⁴ » dans une lettre à Gide. Il l'a même appréciée jusqu'à regretter d'avoir écrit une riposte contre le critique de la NRF, car la lettre « de Monsieur Ghéon était d'autant plus noble (et elle m'a fait bien plus de plaisir que n'aurait pu un « bon article ! ») que je n'étais pas très content de ce

qu'il avait dit de moi dans la *N.R.F.*²⁵». Sans doute Ghéon a reconnu sa mauvaise compréhension et s'est excusé auprès de l'auteur de *Swann*. Tout s'est donc bien passé et cela en quelques jours seulement.

On peut pourtant se demander d'où provient cette souplesse, avec laquelle Ghéon a satisfait un auteur difficile comme Proust. Lui a-t-il suffi de quelques explications données par l'auteur du livre pour le comprendre comme Proust voulait qu'on le comprenne ? Une des réponses possibles consiste à supposer que, au moment de la parution de son article, Ghéon était déjà conscient de la valeur esthétique du roman proustien spontanément ou sous l'influence de l'opinion d'un tiers.

Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy, qui ont édité la correspondance de Ghéon avec Gide, développent l'idée que Ghéon, à la différence de Schlumberger ou de Gide, a apprécié l'œuvre de Proust dès la première lecture : « Ghéon, après lecture, se rendit, « emballé », auprès de Rivière, et son article alerta tous les autres collaborateurs de la revue, à commencer par Gide et Schlumberger.²⁶» Les éditeurs qualifient l'article de Ghéon du 1^{er} janvier comme « critiques dans un style bien « N.R.F. », qui pouvaient justifier *a posteriori* le refus de l'ouvrage par la maison. [...] Mais Ghéon, malgré ces réserves, avait eu l'intuition de la grandeur de l'œuvre proustienne, et la fin de son article laisse passer un peu de l'enthousiasme exprimé à Rivière.²⁷» Hypothèse très favorable à l'égard de Ghéon mais assez difficile à accepter, car la *NRF* aurait eu plus d'intérêt à laisser Ghéon manifester sa propre pensée positive si elle allait solliciter Proust aussitôt après.

En effet, l'article de Ghéon est d'une sévérité extrême jusqu'au début du dernier paragraphe, où le ton s'adoucit sensiblement. Proust est le premier à avoir remarqué, bien entendu, et pointé explicitement le changement de ton qu'observent A.-M. Moulènes et J. Tipy. « Il m'a semblé, écrit Proust, que la deuxième partie de votre article, si bienveillante pour moi, reflétait moins que la première votre opinion véritable, reflétait surtout un mouvement de bonté, le désir d'adoucir un peu vos critiques.²⁸» Plus d'un chercheur suppose qu'il y a eu intervention d'un tiers sans s'entendre sur l'identification de cette personne.

Auguste Anglès présente une hypothèse qui consiste à voir dans le revirement de Ghéon l'influence de Jean Cocteau²⁹. Cocteau, qui, un an auparavant, avait été lui-même impitoyablement critiqué par Henri Ghéon lors de la parution de sa *Danse de Sophocle*, s'efforçait depuis de s'approcher du milieu *NRF*. En 1913, il avait fini par écrire à Gide en commençant par « mon cher Gide ». L'hypothèse d'A. Anglès est fondée sur une lettre que Cocteau a adressée à Gide, datée du 6 décembre 1913. La date limite du texte de la rubrique « note », où est paru le compte rendu de Ghéon, était fixée entre le 15 et le 20 de chaque mois; en tenant compte de la ponctualité de Ghéon, A. Anglès suppose qu'il aurait été possible qu'il y ait eu une intervention de la part de Cocteau via Gide sur le texte de

Ghéon. Pour citer un autre exemple, Jean Lacouture note que la modulation de l'article en question fait « supposer une intervention, une mise en garde que certains attribuent à Gide (alerté lui-même par Cocteau)³⁰».

Ces péripéties nous semblent trop conjecturales, d'une part parce que Cocteau est resté écarté de la *NRF* jusqu'au numéro spécial de janvier 1923 consacré à Proust ; et d'autre part parce que la modulation n'est pas si exceptionnelle dans un travail de critique. Par exemple, l'article de Paul Souday, paru dans le *Temps* du 19 décembre 1913, rivalise avec celui de Ghéon ou même le surpasse dans la sévérité des arguments.

Proust lui riposte par une lettre, comme dans le cas de Ghéon, faisant une remarque sur le changement de ton qui s'est produit dans l'article de Souday exactement comme dans celui de la *NRF*. Il n'est pas rare qu'un critique exprime dans le compte rendu d'un livre des jugements sévères mitigés d'appréciation ou un éloge piqué de remarques justes et au parfum amer. Les chercheurs que nous avons cités semblent être trop influencés par la gravité des conséquences de l'échange entre Proust et Ghéon. S'il y a un élément à retenir de cet échange, c'est plutôt le fait que Ghéon a aussitôt répondu à Proust de manière à lui plaire, ce que Proust ne pouvait espérer de la part de Souday.

Après Ghéon, c'est Gide qui fait plaisir à Proust par la lettre d'excuse du 11 janvier que nous avons déjà vue dans la section précédente. Il est vrai qu'elle nous rend quelque peu perplexes, à cause de son ton si humble pour un écrivain comme Gide. L'indignation de Schlumberger se comprend malgré tout. Écrirait-on une telle lettre dans le seul but de s'excuser ? Il est tout à fait possible de supposer qu'à cette date, la *NRF* avait déjà l'intention d'enlever Proust à Grasset. Notre hypothèse consiste à voir dans les lettres des trois membres du côté de la *NRF*, Ghéon, Gide et Rivière, une contribution intentionnelle à leur revue et maison d'édition, visant à s'appropriier Proust.

En ce qui concerne Gide, un problème se pose : s'il n'a pas lu le manuscrit de Proust en automne 1912 à cause de ses préjugés, quel incident les a fait dissiper depuis ? Ce sont surtout les articles déjà parus sur *Swann* qui ont dû l'influencer. Et s'il y a eu une bouffée d'air frais dans le cercle *NRF*, c'est Rivière. Celui-ci n'a pas pris part au refus de 1912 ; il n'est pas de la même société que Proust ou Gide, ce qui lui permet de garder une position neutre à l'égard d'un auteur. Il a lu *Swann* assez tardivement, pendant quelques jours au début de l'année 1914. Revenant de Bordeaux à Paris le 5 janvier, il écrit à sa femme : « j'ai lu d'Angoulême à Paris, sans pouvoir m'en arracher, le livre de Proust. Je trouve ça passionnément intéressant, et par moments d'une profondeur admirable. J'ai fini la première partie.³¹ » Il se peut que Rivière ait poussé Gide à lire le livre de Proust ou l'ait influencé dans son jugement.

Malgré l'enthousiasme exprimé à sa femme, c'est seulement un mois plus tard que Rivière écrit à Proust pour la première fois. Sa lettre est considérée généralement comme le symbole de l'amitié qui

relie désormais le jeune directeur de la *NRF* et Proust. La lettre est perdue, mais grâce à l'habitude de Proust qui reprend souvent dans sa correspondance le contenu des lettres reçues, on devine approximativement ce qu'elle disait.

La lettre de Rivière n'aurait pas été un éloge pur et simple : « Vous ne trouvez pas mon livre sans défauts, écrit Proust, je n'aime pas vos articles sans réserve. Mais cela n'empêche pas d'aimer [...].³² » Et aussi elle doit avoir bien démontré la perspicacité de Rivière, parce que Proust, se réjouissant d'avoir trouvé « un lecteur qui *devine* que mon livre est un ouvrage dogmatique et une construction ! », lui explique certains épisodes qui sembleraient banals ou énigmatiques. Mais cette lettre, adressée à un lecteur idéal, ne ressemble-t-elle pas curieusement à la lettre que Proust a envoyée à Ghéon un mois auparavant ? Et cela, à une différence près : dans celle qu'il adresse à Ghéon, Proust explique ce que Ghéon n'a pas compris ; dans l'autre, ce que le lecteur clairvoyant — car il a bien « deviné » que l'œuvre de Proust est une construction — a remarqué plus ou moins bien. Proust écrit, par exemple, à Ghéon :

Certaines personnes trouvent que j'ai repris une situation bien banale, en montrant Swann confiant naïvement sa maîtresse à M. de Charlus, qui, croient ces lecteurs, trompe Swann. Or ce n'est pas cela du tout. M. de Charlus est un vieil homosexuel [...]. Quand on aura lu le troisième volume si l'on se reporte au premier, au seul passage où M. de Charlus apparaisse un instant, on verra qu'il me regarde fixement, et alors on comprendra pourquoi³³.

Et à Rivière :

Dans ce premier volume vous avez vu le plaisir que me cause la sensation de la madeleine trempée dans le thé, je dis que je cesse de me sentir mortel etc. et que je ne comprends pas pourquoi. Je ne l'expliquerai qu'à la fin du troisième volume. Tout est ainsi construit. Si Swann confie si bénévolement Odette à Charlus (ce qui me donne l'air d'avoir voulu rééditer les banales situations de mari confiant en l'amant de sa femme) c'est que M. de Charlus bien loin d'être l'amant d'Odette est une homosexuel qui a horreur des femmes et Swann le sait³⁴.

Pour obtenir une bonne note, il suffit de passer l'examen après avoir lu le corrigé de la copie d'un camarade qui avait passé le même examen avant soi. Les deux lettres nous invitent à penser qu'il y a eu une concertation à trois et que Rivière a lu la lettre de Proust adressée à Ghéon. Le romancier, du moins, aurait compris la circonstance comme telle.

Le 20 mars 1914, Proust reçoit une lettre de Gide annonçant la décision importante de la *NRF* de publier les autres volumes d'*À la recherche du temps perdu* : « je suis chargé de vous en faire part et

c'est au nom de huit admirateurs fervents de votre livre que je parle.³⁵» Proust exprime, dans la réponse, sa gratitude envers Ghéon et Rivière qui lui avaient déjà présenté leur sympathie : « Que je suis touché de la bonté de vos amis, dite-le-leur, je vous en prie. Il y en a déjà deux à qui je devais beaucoup de reconnaissance : Monsieur Ghéon et Monsieur Rivière (je pense qu'ils sont des huit que vous dites), pour des lettres qu'ils m'ont écrites.³⁶» Évidemment, Proust suppose que Ghéon et Rivière sont des membres aussi importants que Gide du comité et qu'ils se consultent mutuellement.

Rappelons-nous que, même après le refus de 1912, la *NRF* reste pour Proust la revue la plus souhaitable pour publier ses extraits. Dans la lettre du 15 janvier de l'année suivante, Proust espère encore que son extrait paraîtra dans la *NRF* au mois de mai³⁷. À la sortie de *Swann*, il a envoyé un plus grand nombre d'exemplaires à la *NRF* qu'à aucune autre revue ou journal³⁸. Il désirait être lu par les éditeurs et les lecteurs de la *NRF*. Pour Proust, chaque lettre qu'il reçoit des membres de la *NRF*, même avec certaines réserves à son égard, était un fil précieux le reliant à sa revue préférée. Il n'a donc pas été si difficile de convaincre Proust de la sincérité de la *NRF* par un certain nombre de lettres admiratives.

III. L'évolution

À la recherche du temps perdu a été repris par la *NRF* dans des conditions assez particulières : l'éditeur n'avait pas encore reçu la totalité des manuscrits. Pire encore : ils ne savaient même pas ce qu'ils allaient publier, car, bien que Proust ait annoncé deux autres volumes, la guerre allait radicalement changer ce plan et prolonger sensiblement la période durant laquelle les volumes restants seraient publiés un à un. Pendant ce temps-là, la réaction du public et aussi la prise de position des membres de la *NRF* ont connu des mutations parfois assez radicales. Nous avons déjà vu l'exemple de Schlumberger. Dans cette section, nous examinons deux autres cas assez opposés : ceux de Rivière et de Gide.

Très souvent, Rivière est considéré comme le type représentatif de l'admirateur acharné de Proust. Mais ce serait une erreur de ne voir en lui que cette image. Il faut plutôt dire qu'il est devenu le défenseur intransigeant de Proust au moment où il a pris la fonction de rédacteur en chef de la *NRF* au retour de la guerre, c'est-à-dire précisément au moment où la *NRF* allait publier *À l'ombre des jeunes filles*, « leur » premier volume de Proust.

Nous avons déjà vu que dans sa première lettre adressée à Proust, Rivière avait probablement exprimé certaines réserves à l'égard de *Swann*. Il ne faut pas être dupe de beaux discours qui présentent ce premier échange épistolier comme le début d'une amitié spirituelle et idéale. Lors d'une conférence qu'il a donnée pendant sa captivité en Suisse, Rivière a décrit aux auditeurs les défauts de Proust :

Je m'en voudrais de vous présenter ce livre [*Du côté de chez Swann*] comme un chef-d'œuvre. Je tiens même, tant je crains la désillusion qu'il pourrait vous donner, à insister d'abord sur ses défauts. Il est encore plus mal composé qu'aucun des livres de Larbaud. Il est divisé en trois parties inégales, dans la première l'auteur accumule pêle-mêle un tas de souvenirs d'enfance [...]. Le style d'autre part est lourd et surchargé. Chaque phrase, si l'on en fait l'analyse, se révèle parfaitement correcte ; mais elle porte tant d'incidentes, elle est si curieusement imbriquée, qu'il est presque impossible d'embrasser d'une seule lecture tous les rapports qu'elle contient.³⁹

Après avoir énuméré les critiques, tout en mentionnant de temps à autre l'étonnante qualité de l'œuvre de Proust, Rivière termine sa conférence par ces mots : « Mais l'espoir tout de même domine ; l'espoir de le [Proust] voir bien tourner ; et la perspective qu'alors il le fait envisager est d'une qualité si unique qu'elle me fait battre le cœur.⁴⁰ » Les critiques sont d'une telle acuité que ces dernières phrases sont bien loin de les faire oublier. Nous pouvons comprendre rétrospectivement, combien la première lettre de Rivière à Proust était motivée par un autre besoin, un besoin éditorial sans doute.

À partir de 1919, ce type de brutalités s'éclipse dans les articles de Rivière, qui devient le défenseur de Proust, un de « leurs » auteurs, encore mal compris du public. Il suscitent parfois, à cause même de son acharnement de jeune rédacteur en chef, des désaccords et critiques au sein même de la NRF. Mais sa ferveur n'a pas duré très longtemps. Schlumberger décrit la nature de Rivière qui passe d'un auteur à un autre avec un fort engouement chaque fois : « Il se précipitait dans une admiration exclusive, puis, l'ayant épuisée, s'en délivrait avec une impatience un peu déconcertante. Il avait secoué l'ascendance de Claudel en passant à Gide, après quoi il s'était jeté vers Proust et finalement vers Meredith.⁴¹ » Jean Paulhan se souvient de Rivière qui « se dégageait [...] de Proust⁴² ».

D'ailleurs, le fait d'avoir décidé de publier la suite d'*À la recherche* ne signifie pas forcément l'acceptation totale de cette œuvre ou de son auteur, de la part de chaque membre de la direction de la NRF. C'est, plus que les autres, le cas de Gide, le personnage central du drame du rachat de Proust, qui partageait avec Proust un thème important : l'uranisme. Il existe deux documents déjà très connus qui attestent l'intérêt que Gide portait à Proust. L'un est son *Journal*, notamment celui du 14 mai 1921, commentant l'entretien avec Proust sur l'uranisme⁴³. L'autre est un chapitre de *Billets à Angèle*⁴⁴ où il exprime à la fois son approbation pour Proust et, quelque peu confusément, son incapacité à saisir et verbaliser les qualités et charmes d'*À la recherche du temps perdu*.

À la différence de certains de ses collaborateurs qui ont manifesté leur répugnance à l'égard de Proust, Gide ne prend parti ni pour ni contre Proust. Il oscille entre deux pôles tantôt en tant qu'éditeur, tantôt en tant que romancier, rival de Proust. Le 3 avril 1921, par exemple, d'après la note de Maria van

Rysselberghe, il exprime une vive appréciation pour Proust et un sentiment d'infériorité à son égard : « Il [Gide] est plongé dans la lecture de Proust (*Le Côté de Guermantes*). « C'est tellement réussi dans son genre que cela me démoralise un peu. Je me fais l'effet d'être sommaire, à côté ! »⁴⁵» En juin 1921, à la sortie de *Sodome et Gomorrhe*, au contraire, « On parle longuement du dernier livre de Proust, *Sodome et Gomorrhe*. Gide et Jean [Schlumberger] sont assez dégoûtés par les conceptions de Proust.⁴⁶» Le 17 août de la même année,

Rivière vient de leur [à Gide et Jean Schlumberger] envoyer la note de Roger Allard sur le dernier Proust⁴⁷. Ils ne l'aiment pas et pourtant n'y trouve rien à redire. « C'est égal, reprend Gide, je ne me console pas de ne pas avoir publié *Corydon* avant ; la question va être mal posée dans l'esprit du public, et d'autres encore viendront patauger dans la matière. Même mis à part le fait de n'être pas le premier à aborder la question, à quoi, je l'avoue, j'attache de l'importance. C'est bien embêtant d'avoir des amis qui se cramponnent à vos basques, en disant : Ne saute pas, tu vas te blesser. Et puis, maintenant, je suis tourmenté par l'idée de récrire *Corydon*, de serrer plus la question, d'en faire une chose d'une ligne plus nette, plus décisive ; peut-être aussi rejeter à la fin du volume, ou en notes, certaines parties scientifiques.⁴⁸

Le 30 janvier 1923, tout en félicitant Rivière du numéro « Hommage à Marcel Proust » très réussi, Gide regrette la prise de position de Rivière : « Il [Gide] redit combien il déplore que le camouflage moral de Proust (à propos de ses mœurs) n'ait pas de plus chaud défenseur que Rivière, au nom précisément de la vérité. « Et que faire pour le détromper ? Une intervention de ma part, ou supposée telle, paraîtra simplement une preuve d'idée fixe de ma part.⁴⁹»

La discordance d'opinions ne porte pas moins sur les principes esthétiques des critiques de Rivière. Gide critique un article de Ghéon sur son manque de pertinence en comparaison avec Rivière :

Oui, je t'avoue que ton effort pour attacher Shakespeare [ou ne fût-ce que le *Conte d'Hiver*⁵⁰] à l'idée chrétienne, ne me paraît guère plus... honnête que l'effort des Allemands de la rattacher au germanisme [...] et comme fait Rivière en cherchant à rattacher Proust à la « tradition classique ». Cela crée les plus fâcheux malentendus.⁵¹

Il est à noter que, malgré le dégoût qu'il ressent parfois contre l'œuvre de Proust, ou la divergence d'opinions avec Rivière, Gide ne cherche nullement à arrêter la publication prévue des autres volumes d'À la recherche ou à modifier la composition des numéros de la revue, parce qu'il sait qu'il n'est qu'un des rouages. Il en est de même pour le désenchantement de Rivière à l'égard de Proust et sa disparition prématurée en 1925 ; ces incidents eux non plus n'affectent pas le soutien de la NRF pour Proust qui était devenu un de leurs auteurs les plus vendus. C'est ainsi que la NRF fonctionne en tant

qu'institution littéraire.

L'histoire de la réception de Proust par les membres de la NRF a un intérêt particulier, car leur parcours retrace (ou plutôt annonce) celui des critiques hors de ce cercle et des lecteurs peu professionnels. D'abord la méfiance, s'il ont entendu parler de Proust, la réticence, si ce n'est pas le cas, à aborder un auteur qui n'a encore rien écrit de retentissant ; le perplexe à la première lecture en attendant l'approbation de certains critiques fiables ; la valeur confirmée, ils commencent et continuent à lire les livres au fur et à mesure de leur parution. Après, le dégoût et l'applaudissement s'entremêlent. Mais à la différence d'un lecteur ou d'un critique qui peut arrêter de lire Proust, la NRF continue à publier et approuver son œuvre malgré des désaccords dans la coulisse. Il s'agit d'un organisme.

Lors du lancement de *Dû côté de chez Swann*, Bernard Grasset a écrit à Proust : « Je viens aujourd'hui, vous préciser certains points touchant le lancement de notre livre. Il y a trois façons de parler d'un livre journalistiquement, qui sont dans l'ordre chronologique : les *indiscrétions*, les *extraits*, et les *articles de critique*.⁵² » La NRF a décroché Proust en 1914 ; en même temps, Proust, de son côté, a obtenu ces trois éléments, auxquels il doit une part importante de son succès.

Notes

* Le présent article est basé sur notre communication faite à la réunion de l'Association des proustiens du Kansai du 14 avril 2007, qui a eu lieu à l'Université de Kyoto. Nous remercions les participants pour leurs remarques et suggestions.

**Abréviation

Corr. : Marcel Proust, *Correspondance*, éd. de Philip Kolb, Plon, 21 vol., 1970-1993. La datation établie par Kolb est mise entre crochets : [].

***En ce qui concerne la notation de la « NRF », nous avons distingué la revue et la maison d'édition, lorsque cela était nécessaire, en mettant la première en italique : la *NRF*.

1 En ce qui concerne cet épisode, ce nœud est parfois attribué à Céleste Albaret. Mais ce serait plutôt Nicolas Cotin qui aurait préparé le paquet en question d'après les propos de cette brave gouvernante de Proust, recueillis et publiés par Georges Belmont. Céleste, reniant fermement la version de G. Painter, relate ce que lui a raconté Proust, qui était convaincu qu'on avait jamais ouvert le paquet de dactylographie à la NRF. Comme preuve, Proust lui a cité l'épisode du nœud. Voir Céleste Albaret, *Monsieur Proust*, Paris, Robert Lafont, 1973, p. 343-344.

2 *Corr.* t. XIII, p. 53. Nous soulignons.

3 *Ibid.*, p. 52.

4 Le brouillon de la lettre en question a été publié plusieurs fois avant la protestation de Schlumberger : d'abord en 1928, ensuite en 1931, et pour la troisième fois en 1949 dans Marcel Proust, *Lettres à André Gide avec trois lettres et deux textes d'André Gide*, Neuchâtel ; Paris, Ides et calendres, 1949. C'est cette dernière publication qui a incité Schlumberger d'écrire une justification de sa part.

5 Inadvertance de Schlumberger. Il s'agit en réalité de 1912

6 Jean Schlumberger, *Éveils*, Gallimard, 1950. Repris dans *Œuvres*, t. VI, Gallimard, 1960, p. 262-408. Nous citons de cette dernière édition. La citation est de la page 387.

7 André Gide et Jean Schlumberger, *Correspondance 1901-1950*, Gallimard, 1993, p. 1021.

8 *Ibid.*, p. 1080. Cette lettre du 28 août 1950 est publiée en extrait. L'accent mis sur *personne* est de

Schlumberger.

- 9 *Loc. cit.*
- 10 Jean Schlumberger, *Notes sur la vie littéraires 1920-1968*, éd. par Pascal Mercier, Gallimard, 1999.
- 11 *Ibid.* Voir la préface, p. 21-28.
- 12 *Ibid.*, p. 43.
- 13 *Ibid.*, p. 45. Le 21 novembre 1912 est un jeudi, jour de semaine habituel de la réunion directive de la NRF. La séance du 21 a eu lieu chez Schlumberger, rue d'Assas.
- 14 *Ibid.*, p. 331.
- 15 Publiée dans *L'Express*, n° du 5 janvier 1976, p.53-61.
- 16 Jean Schlumberger, « Marcel Proust », *Alsace française*, le 19 mars 1921, p. 186.
- 17 Dans la note du 27 novembre 1922, on lit : « Refusé à Jacques Rivière de collaborer au numéro spécial sur Proust. « Je ne lui pardonne pas, ai-je dit, l'hypocrisie de son œuvre. » », *Notes sur la vie littéraire*, p. 136.
- 18 Jean Schlumberger, *Éveils*, dans *Œuvres*, t. VI, p. 391.
- 19 L'achevé d'imprimer du *Côté de Guermantes II*, comprenant *Sodome et Gomorrhe I*, est daté du 30 avril 1921. Sa mise en vente eut lieu en mai. *Sodome et Gomorrhe I* a été publié en avril 1922.
- 20 *Corr.*, t. XI, p. 234. Lettre de Proust à Antoine Bibesco, [peu avant le 25 octobre 1912].
- 21 *Corr.* t. XII, p. 34, lettre à Antoine Bibesco, [peu après le 15 janvier 1913].
- 22 Citation à partir de la lettre de Schlumberger à Jean Lambert. Voir la note 8.
- 23 *Idem.*
- 24 *Corr.*, t. XIII, p. 116, lettre de Proust à Gide du samedi 21 mars 1914.
- 25 *Idem.*
- 26 Henri Ghéon, André Gide, *Correspondance*, texte établi par Jean Tipy, introduction et notes d'Anne-Marie Moulènes et de Jean Tipy, Gallimard, 1976, 2 vol., I, p. 88.
- 27 *Ibid.*, p. 89.
- 28 *Corr.*, t. XIII, p. 27.
- 29 Voir Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, Gallimard, tome 3, 1986, p. 227-229.
- 30 Jean Lacouture, *Une Adolescence du siècle : Jacques Rivière et la nrf*, Seuil, 1994 puis Gallimard (Folio), 1997. La citation est de la page 381 de cette dernière édition.
- 31 Nous nous contentons de citer ce passage d'après Therry Laget, auteur de l'introduction de l'ouvrage ci-dessous, car il donne comme référence « archives Rivière ». Voir Jacques Rivière, *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*, textes établis et présentés par Thierry Laget, Gallimard (*Cahiers Marcel Proust*. Nouvelle série ; 13), 1985, p. 12.
- 32 *Corr.*, t. XIII, p. 98, lettre de Proust à Rivière, le 6 février 1914.
- 33 *Ibid.*, p. 25-26, lettre de Proust à H. Ghéon, [le vendredi soir 2 janvier 1914].
- 34 *Ibid.*, p. 99.
- 35 *Ibid.*, p. 114.
- 36 *Ibid.*, p. 116, lettre de Proust à Gide, le 21 mars 1914.
- 37 Voir p. 18 et la note 21 du présent article.
- 38 Voir Franck Lhomeau et Alain Coelho, *Marcel Proust à la recherche d'un éditeur*, Olivier Orban, 1988, p. 187.
- 39 Jacques Rivière, extrait de « L'évolution du roman français après le symbolisme », dans *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*, p. 38-39.
- 40 *Ibid.*, p. 41.
- 41 Jean Schlumberger, *Éveils*, repris dans *Œuvres*, t. VI, p. 391.
- 42 François Mauriac et Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1967*, Éditions Claire Paulhan, 2001, p. 140.
- 43 André Gide, *Journal*, Gallimard (Pléiade), t. I, 1996, p. 1124-1125.
- 44 André Gide, *Essais critiques*, Gallimard (Pléiade), 1999, p. 289-293. Ce chapitre reprend l'article paru dans le n° de mai 1921 de la NRF.
- 45 Maria van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame : notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, t.1, Gallimard, 1973, p. 58.
- 46 *Ibid.*, p. 82.

47 *Le Côté de Guermantes, II — Sodome et Gomorrhe, I.*

48 *Les Cahiers de la Petite Dame*, t.1, p. 95.

49 *Ibid.*, p. 168.

50 Henri Ghéon écrit un long compte rendu sur le *Conte d'hiver* au Vieux-Colombier (*La N.R.F.*, 1^{er} mars, p. 453-462.)

51 Lettre de Gide à Ghéon du 6 mai 1920, *op. cit.*, II, p. 970. Cf. note 26.

52 Lettre de Grasset à Proust du 30 octobre 1913, *Corr.* t. XIII, p. 408.